

Libretto

LAURA MANCINELLI

LES DOUZE ABBÉS
DE CHALLANT

roman

Traduit de l'italien par
CHRISTINE REDDET

libretto

Titre original :
I dodici abati di Challant

© Buchet/Chastel, un département de Meta-Éditions, 2006,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-465-6

Venafro

Le cavalier gravissait à travers bois le sentier qui menait au château de Challant. À en juger l'aisance avec laquelle il trouvait son chemin, malgré l'épaisse couche de neige qui avait recouvert toute la vallée en cet hiver précoce, il devait bien connaître la région. Pourtant, c'était un étranger, comme en témoignaient ses cheveux noirs coupés court, ses moustaches noires, ses yeux très noirs. Même le teint de son visage était sensiblement plus sombre que celui des Valdotains. Son long manteau noir à capuche, dont il secouait parfois la neige, accentuait son mystère.

Il se faisait appeler Venafro. Mais était-ce bien son nom ? On ignorait tout de lui, si ce n'est que sa famille descendait certainement de la très belle et légendaire Isabelle d'Aquitaine, qui n'avait jamais séjourné dans ces montagnes, bien qu'étant apparentée aux marquis de Challant. Tout l'aspect de Venafro trahissait ses origines étrangères. Mais nul ne savait d'où il venait.

Son sourire énigmatique, et inhabituel sur ses lèvres, révélait ce contraste entre l'éducation raffinée, inhérente à la lignée des Challant, et l'incomparable liberté de leurs mœurs. Dans les vieilles chroniques provençales, on disait qu'Isabelle d'Aquitaine, parmi les nombreuses licences que sa beauté et sa naissance lui autorisaient, avait tenté, poussée par la passion, d'attendrir le cœur de cet homme sublime, mais très peu complaisant envers l'amour charnel, que fut messire Bernard, seigneur de Clairvaux et abbé de ce couvent.

On en parlait encore beaucoup en Aquitaine, tant en raison de la haute renommée d'Isabelle, qui fut une femme de grande valeur, que de l'étrange aventure dont elle fut la cause et qui valut à Bernard, pour sa chaste constance, le titre de saint, sinon l'aura du martyr. Mais méritait-il le titre de martyr ? La question souleva une longue controverse entre l'école de Paris et celle de Salamanque. Pour cette dernière, renoncer à l'amour d'une noble et belle femme comme dame Isabelle d'Aquitaine, qui se consumait de joie et de passion et qui le tenait prisonnier entre ses tendres bras blancs, était bien un martyre, alors que Paris déclara n'y voir qu'un signe de folie. Mais il convient de consulter à ce propos la chronique de Provence¹ :

1. Pour en faciliter la lecture, nous avons quelque peu modernisé la langue. (*N.d.T.*)

À la vérité, Bernard tomba dans ce piège le jour où il se rendit à Acque Seste dont les boues, tièdes ou bouillantes, ont toujours soigné arthrose et rhumatismes, en apaisant les articulations endolories par leur chaleur, en résorbant contractures et engourdissements divers, en assouplissant les membres par leur tiédeur. Bernard s'était résolu à de tels traitements à cause d'une douleur à la nuque provoquée sans doute par la froideur de la cellule où, avec Sénèque, il étudiait Cicéron, Jérôme le traducteur et Augustin, ainsi que Platon, Aristote et Plotin. Sa main droite aussi le faisait souffrir et de là lui était venue grande crainte de ne plus pouvoir écrire de sermons qui fustigeassent les fautes de ceux qui aiment le corps et les plaisirs charnels. C'était finalement la seule raison qui l'avait décidé à se soumettre à ces traitements ardents, étendu nu sur un petit lit pendant que de vieilles femmes vêtues de noir déversaient, dans un grand silence, la boue sur ses membres endoloris et raidis. Une fois la boue refroidie et durcie, elles l'enlevaient à l'eau pure. Mais écoutez du Malin la sournoise entreprise et l'infâme tromperie. Un jour, le saint moine s'avisait que la femme voilée, vêtue de noir, n'était point vieille du tout. Retirant son voile, elle laissa apparaître

un visage souriant au regard énamouré. Et alors que la boue en séchant durcissait, la belle femme lui baisait la bouche, faisant courir à travers ses veines ce feu de l'enfer maudit dont il avait parlé si souvent du haut de sa chaire.

Levant la tête couronnée de perles du moine pécheur vers son membre coupable, elle lui déposa de la boue sur la bouche, afin qu'il taise la sainte indignation qui bouillonnait en lui. Le moine, en guerrier prêt à mourir sans céder au démon, tenta de se redresser pour échapper à la pécheresse ; mais c'est du diable en personne qu'elle avait appris les perversités de l'enfer. Elle n'avait pas recouvert son corps de boue mais d'un vil mortier. En refroidissant, il avait durci et l'enserrait comme une armure, à sa merci. Il ne pouvait rien faire, sinon rouler des yeux brûlants, alors que la pécheresse, penchée sur lui, avait déjà entrepris de caresser de ses mains impudiques la froide et rigide armure. Or le saint, conscient de son martyre, voyait déjà la croûte brisée en certains endroits par où une main audacieuse lui ravissait frauduleusement vertu et continence. Il aurait presque accepté alors de donner raison à la voix d'Abélard, ce moine vaniteux et coupable, qui, du haut d'une chaire trompeuse, prêchait que l'intention suffit au péché. Avec de tels principes il ne pécherait

donc pas, car il n'avait point eu d'intention charnelle quand, vêtu de son humble habit, il était venu demander qu'on soulageât cette douleur.

Mais déjà l'image du moine rival s'évanouissait comme brume au soleil devant ce regard pénétrant. Il lui semblait que la boue fondait et que la main parcourait voluptueusement sa peau nue.

Ici s'arrête la chronique de Provence. On ne peut savoir comment se termina l'aventure de saint Bernard, car juste à cet endroit il manque un morceau de parchemin. La renommée populaire, émue par la sainteté du moine, raconte qu'au moment du martyre, auquel le frère s'était déjà résigné, était descendue du ciel la sainte colombe aux ailes blanches. De son bec elle avait rompu l'armure. L'argile s'était couverte de fissures, le moine avait forcé tant qu'il avait pu et s'était enfui, pur et innocent. Mais cette ingénue rumeur populaire jouit de peu de crédit auprès des savants. Pour l'histoire qui nous occupe, peu importe de savoir si la vertu de saint Bernard fut préservée. On voulait seulement raconter que le mystérieux Venafro, lié à la grande Isabelle d'Aquitaine par sa mère, n'avait hérité d'elle ni la gaieté, ni la légèreté, ni cette aura d'éternelle innocence qui fait le charme puissant et l'art irrésistible et pervers des belles femmes.

Venafro était solitaire et taciturne. Au château, il avait été accueilli comme on accueille un étranger. Il jouissait de la faveur de la belle châtelaine, dame Bianca de Challant, et de son beau-frère, le duc Franchino de Mantoue, dont nous dirons plus loin dans quelles circonstances singulières il était devenu seigneur du château à la mort du marquis Alfonso de Challant. Venafro, mais ce n'était pas son véritable nom, était arrivé au château après la mort de ce dernier, quand, en vertu d'une étrange succession, la belle marquise de Challant, fille légitime du marquis, avait été privée du fief en faveur du jeune duc de Mantoue, veuf inconsolable de la belle Éléonore, sœur de dame Bianca, qui l'avait épousé contre l'avis paternel et qui était morte là-bas au milieu des marais, de ce mal que le Mincio produit en débordant dans les champs et les villages. Du fleuve transformé en marécage s'élève un souffle mortifère qui stagne dans l'air lourd peuplé de moustiques et de phlébotomes. Ce fut ce souffle mortel qui tua la marquise dont le doux visage, habitué à l'air pur des sommets boisés, ne résista pas à l'atmosphère de la plaine brumeuse.

Ainsi le duc revint au château de Challant avec le triste fardeau d'un cercueil et un long cortège funèbre qui montait de la vallée. Peu après, le vieux marquis lui aussi mourut de tristesse. Mais auparavant, il avait écrit un testament.

Le testament

Le duc de Mantoue, transi de froid, était assis dans la salle du château tandis que le vieux notaire Favretto, arrivé sur le dos de sa mule triste et fourbue de rhumatismes, lisait, d'une voix morne, le long testament. Il était évident que le duc n'écou-
tait pas, ou du moins qu'il n'écou-
tait pas tout. Dans son testament, le marquis Alfonso de Challant nom-
mait héritier de tout son fief Franchino de Mantoue, duc sans duché, cause flagrante de tous ses mal-
heurs, et privait de son héritage légitime Bianca, sa
fille cadette, la marquise aux cheveux noirs. Mais si
on voulait connaître la véritable intention qui avait
dicté au marquis ce testament, il fallait bien com-
prendre l'apostille du dernier paragraphe, contenant
la clause malveillante et contraignante. Le duc, dans
sa hâte d'accepter, ne l'avait pas lue avant d'appa-
ser sa signature. Elle stipulait que l'héritier devrait,
pour le restant de ses jours, vivre dans la plus grande
chasteté sans aucun commerce féminin.

Pour faire respecter l'engagement du duc à la chasteté, on avait eu recours à douze abbés des couvents de la vallée afin qu'ils veillent inlassablement sur la vertu du duc et sur son honneur. Ils étaient venus en une longue file noire, avec chevaux et mules, et s'étaient installés au château avec leurs serviteurs, leurs ornements liturgiques, leurs missels, et aussi leurs noms étranges et obscurs : Malbrumo, Nevoso, Foscolo, Mistral, Umidio, Santoro, Prudenziio, Leonzio, Celorio, Ildebrando, Torchiato, Ipocondrio.

Quelques jours plus tard, un soir de septembre où les colchiques commençaient à fleurir dans les pâturages dont la rousseur exprimait le regret de l'été finissant et annonçait les premiers froids de l'automne, Venafro arrivait lui aussi.

Appelé on ne sait par qui, attendu par personne, il était apparu seul sur son cheval noir, sans suite, sans écuyer. Il avait demandé l'hospitalité à la marquise. Elle avait baissé la tête en signe d'approbation.

À présent, Venafro vivait au château. En haut de la tour, on distinguait sa chambre de celles des autres en raison d'une petite lumière qui brillait jusqu'à une heure avancée de la nuit, tel un œil de feu dans l'obscurité de la vallée. Quand les hommes et les animaux étaient plongés dans le sommeil, Venafro, seul, écrivait son herbier.

Quelques fragments nous en ont été conservés :

Le laurier sévère croît sur ma terre, son feuillage est sombre et a l'odeur de la mer, toute l'année il verdoie au sommet des rochers. C'est la plante des amours froides et chastes, qui durent toute la vie parce qu'elles ne sont jamais consommées ; c'est la plante que Daphné condamna à être symbole de chasteté, opposant sa froide écorce au brûlant baiser d'Apollon.

Qui veut des amours plus ardentes doit choisir le romarin ; lui aussi est verdoyant toute l'année, mais quand s'évanouit le dur hiver, il se couvre d'épis bleu ciel et parfumés qui annoncent la couleur et l'odeur de l'été. Comme l'amour, il supporte tous les temps ; mais il y a toujours une saison qui le ranime à sa racine.

Qui veut des amours passionnées doit choisir le vert grenadier. Son feuillage très doux, couleur d'eau vive, qui, sous le soleil de mai, donne de rares fleurs rouges, croît sur ma terre à la limite du verger : ses fleurs sont peu nombreuses parce qu'elles sont très belles, et en septembre chacune donne un merveilleux fruit de cristal rouge sang, qui persiste tout l'hiver.

Qui veut un amour éternel, au-delà du temps et de la vie, doit trouver la froide *albrizia*, la

plante couleur de glace qui vit dans les neiges et reste immuable toute l'année. Elle n'a ni fleurs ni fruits, parce qu'elle ne vit ni ne meurt. Son feuillage n'est pas vert et ne connaît aucune couleur; elle n'a pas de parfum ni de saveur, parce qu'elle ne vit ni ne meurt. Elle ne se multiplie pas le long des rivages parce qu'elle ne meurt pas, donc elle ne vit pas.

Un autre fragment de l'herbier de Venafro est consacré au *calycanthe* ou *arbre de joie*.

Si tu passes où fleurit le calycanthe à la première fonte des neiges, ne crains pas d'en cueillir une branche car le calycanthe croît plus vert encore à l'endroit où tu l'as cueilli et possède un pouvoir merveilleux sur ta vie : il t'apprend à jouir d'un rare et mystérieux plaisir et à marcher sous les eaux ruisselantes d'août sans te rendre compte que pourtant il pleut, il t'apprend à courir sur les sommets des collines sans savoir si ta course fut une montée ou une descente, et, chose admirable en vérité et très rare, il t'apprend à contempler un coucher de soleil d'automne avec la certitude, en réalité, qu'il ne se couche jamais.

Malheureusement nous n'avons pas conservé d'autres fragments de l'herbier de Venafro, nous n'avons plus d'ailleurs la conviction qu'il l'ait jamais achevé. En effet, quand Venafro arriva dans ce château, il advint de nombreux événements mystérieux.

Le duc de Mantoue

Le duc Franchino de Mantoue aurait plutôt dû être ménestrel, et peut-être l'aurait-il même désiré. Blond, mince, le regard clair, il en possédait en effet l'apparence. Il était sans cesse amoureux, même s'il ne savait pas aimer.

La seule fois où il avait poursuivi jusqu'au bout son rêve d'amour, il avait épousé la marquise Éléonore de Challant : un véritable désastre. Ses nerfs fragiles n'y avaient pas résisté. Si la marquise n'était pas morte en premier, il aurait certainement succombé. À présent, il se complaisait dans son veuvage, car le noir de ce deuil lui allait fort bien. Et puis les femmes s'éprennent volontiers d'un jeune veuf, surtout d'un jeune veuf blond. Ainsi, partagé entre sa sincère mélancolie et le plaisir qu'il y trouvait, entre ses habits noirs et ses blanches dentelles de Bruges, le duc Franchino passait ses journées, jusqu'aux longs couchers de soleil alpins, à composer des chansons sur sa viole. Tel était son art véritable

et unique. Lui qui avait fait preuve dans l'administration de son duché de tant d'incompétence, qui avait réalisé l'exploit, alors qu'il était le seigneur d'une terre fertile et florissante, d'en sortir ruiné, quoique en laissant intacte la richesse de son duché qui le pleurait et l'aimait encore, eh bien ce duc raté passait tout son temps à composer des rimes et des chansons sur sa viole.

Souvent la lampe brûlait toute la nuit à sa fenêtre et faisait pendant à cette autre lampe qui brillait plus haut dans la tour, celle de Venafro, occupé à rédiger son herbier.

Quand il avait signé pour accepter le testament, le duc Franchino cherchait une rime rare pour une petite ballade qui commençait par : *La pensée qui à zéphyr s'en remet*, et son activité poétique l'absorbait au point de ne plus rien comprendre à l'énoncé du testament. Quant à le lire avant de le signer, il avait oublié de le faire ou plutôt il s'en était bien gardé.

D'ailleurs, on se méprendrait beaucoup en pensant que le duc se souciait de cet héritage. Au contraire, il prévoyait ennuis, administration de biens, procédure judiciaire entre ses nouveaux vassaux, rapports de voisinage avec les seigneurs des environs, etc. Toutes choses pour lesquelles il n'avait aucune vocation. Mais il avait accepté car il lui aurait semblé inconvenant de ne pas le faire. Comme le veut l'usage, on

procède de la sorte. La raison, au fond, il l'ignorait également.

À présent, il se trouvait donc lié par un contrat douloureux et inéluctable qui engageait son honneur et plus encore sa vie, parce que ces douze abbés venus exprès pour le surveiller, selon le testament du diabolique vieillard, ne lui laissaient pas un instant seul dans sa chambre, sauf le soir.

Bien qu'à la lecture tardive de l'apostille il eût éprouvé un serrement de cœur, il n'y avait pas accordé beaucoup d'importance. C'était un moment où il lui semblait ne pas avoir de désirs.

Mais ceux-ci surgirent dès le lendemain à l'aube quand, à son réveil, un lambeau de rêve s'attarda sur le seuil de sa conscience et s'évanouit en un sentiment muet de joie et de chaleur qui se répandit dans ses membres encore plongés dans le sommeil, s'insinua dans son sang endormi et remplit soudain son corps tout entier de vie et de plaisir. Alors le duc se réveilla comme si ce fût un jour de fête.

La sensation dura jusqu'au moment où il pénétra dans la salle du château et aperçut les abbés. À vrai dire, tous ne lui prêtaient pas attention. Certains étaient absorbés par leurs affaires personnelles, mais ce n'était pas le cas d'Ipocondrio, par exemple. Ce dernier remarqua aussitôt le sourire sur le visage du duc. Or d'où naît d'ordinaire un sourire ? Du péché ! Et quel peut bien être ce péché ? La chair. Le duc

devait être un pécheur très fragile car son sourire disparut brusquement de son visage, comme un oiseau surpris par l'hiver.

La nuit suivante, il rêva qu'assis au bord de son lit il éveillait une femme endormie. C'était l'aube, et ce rêve, sans qu'il sache pourquoi, l'affectait. Il réveillait la femme qui dormait en l'appelant par son nom, mais lequel? Il l'ignorait. Il l'appelait doucement, longtemps, jusqu'à ce que la femme soulève la tête et la pose sur ses genoux. Il sentait l'odeur de son corps.

Les jours suivants, le duc Franchino se rappelait son rêve chaque fois qu'il se tenait auprès d'une femme, et il respirait fort pour retrouver son odeur sans se faire remarquer, en homme bien élevé, parce que seul ce parfum était imprégné en lui, non pas le visage ni le regard de cette femme, mais la lueur blafarde de l'aube et cette odeur tiède et douce. Chaque corps a la sienne. Tout amant garde en lui l'odeur de la personne aimée.

Mais qui le duc aimait-il? Certes pas dame Camille, demoiselle d'honneur de la marquise qui le criblait de ses regards de mépris parce qu'elle voyait en lui un étranger et un intrus. De plus, elle était maigre et sévère. Ce n'était pas demoiselle Ildegonda, grande et blonde, qui le dépassait d'un empan. Était-ce d'aventure Pilar, venue des cours mauresques d'Espagne? ou encore la belle Maraví, de la cour de

Naples? Étreint par le doute, le duc commença à chercher. Il voulait tout savoir sur lui-même et sur les autres ou plutôt sur les femmes. À chaque approche, à chaque contact fortuit, il aiguisait ses sens, affûtait son esprit, se concentrait tout entier, et épiait le visage de la femme qui se trouvait à côté de lui, pour deviner, pour découvrir la vérité. Il voulait savoir qui était la femme de son rêve. Il voulait savoir qui était la femme qu'il aimait. Il respirait l'air pour en retrouver l'odeur.

Un soir, le duc repensait à son rêve en contemplant le précoce coucher de soleil d'automne qui plongeait toute la vallée dans une obscurité mélancolique, quand il entendit frapper à la porte énergiquement. Il tressaillit. C'était le jeune Irzio, le page de la marquise, jouvenceau encore imberbe, qui, dans sa hâte d'annoncer une nouvelle, hésitait sur les voyelles et tentait de compléter le message par des gestes. Le duc n'aurait pas bien compris s'il n'avait pas entendu un son de luth s'élever. Tandis qu'ils descendaient ensemble l'escalier, le page Irzio réussit à dire qu'un troubadour était arrivé à la Cour.

Tout le monde se pressait vers la salle où la marquise et ses dames avaient pris place. Venafro se tenait debout derrière la marquise, et les moines accouraient de tous les coins du château. Ils avaient formé un cercle au milieu duquel était assis, sur un tabouret bas en noyer, le troubadour qui accordait

son luth. En l'apercevant, le duc resta stupéfait. Il crut se voir lui-même, plus jeune, plus beau, et voir également cet autre lui-même qu'il aurait voulu être. Les grands yeux clairs du troubadour se détachèrent du luth. C'étaient ceux d'un éternel innocent. Il sourit et se mit à chanter : *L'alouette, quand elle chante s'envole...* À la fin de la belle chanson nostalgique, la marquise réclama *Calenda maia*. Le duc écoutait, en extase. Lorsque, mêlés au son du luth, résonnèrent les vers audacieux de Raimbaut reprochant à sa dame de n'avoir jamais pu la serrer nue dans ses bras, le duc eut un sursaut et regarda la marquise. Il lui sembla qu'elle posait, elle aussi, son regard sur lui.

Puis, à la demande des dames, on joua une danse. Venafro s'approcha du troubadour et l'accompagna avec sa flûte provençale. Toutes les dames, même la marquise, dansèrent en cercle, ainsi que le duc, qui la tenait par la main. L'abbé Mistral dansait, lui aussi. Il se distinguait des autres moines car depuis le premier jour il avait cessé de porter sa longue tunique noire et s'habillait en chevalier, et en bon chevalier agile, il aimait les chevaux et la danse. Le duc de Mantoue dansait avec grande habileté, mais quand la danse exigeait qu'il tournât la tête vers l'endroit où se tenait la marquise, il anticipait le mouvement d'un temps et quand il devait la tourner du côté opposé, son mouvement avait un temps de retard.

Une fois la danse terminée, la marquise fit préparer les tables pour le dîner. Lui prenant la main, elle voulut que le troubadour prît place à côté d'elle, à sa droite. Rapide comme un jeune chat, le duc s'assit à la gauche de la marquise. Il était en train de rapprocher d'elle son siège quand l'abbé Umidio plaça le sien entre les leurs, d'un geste déterminé. Il s'assit pesamment, se tourna vers le duc, étonné, et lui souffla à la figure sa lourde haleine. Le duc baissa la tête et plongea dans son assiette.

Il regardait la nourriture sans appétit. En levant les yeux, il aperçut Venafro, en face de lui, qui l'observait.

La marquise s'entretenait avec le troubadour de poésies et de danses nouvelles, venues de Provence et d'Aquitaine. Elle portait un habit couleur argent qui reflétait l'éclat des grandes chandelles fixées aux murs et qui étincelait à chacun de ses mouvements.

Cette nuit-là, le duc ne put se résoudre à dormir. Assis à sa fenêtre, il contemplait la lune qui éclaircissait la vallée. Comme un anneau sombre, les doubles remparts qui enserraient la cour se détachaient sur la lumière immaculée. Tout restait immobile dans la nuit et rien ne troublait l'immensité blanche.

Soudain le duc aperçut un grand cheval noir, monté par un homme vêtu de noir, qui traversa la cour au galop, se précipita sur les remparts et les franchit d'un bond. Dans la blancheur de la vallée,